

**JEAN-  
CHRISTOPHE  
GUELPA**



**LA  
BÊTE**

Jean-Christophe Guelpa

La Bête

© Jean-Christophe Guelpa, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3747-1

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Prologue

Lorsque elle ouvrit les yeux, elle se demanda aussitôt où elle était. Mais, très rapidement, elle réalisa qu'elle se trouvait couchée sur un lit d'hôpital. Sa première réaction fut de se tâter un peu partout sur le corps pour vérifier si elle n'avait aucune blessure. Elle soupira en se rendant compte qu'aucune partie de son être n'était touchée.

Non !

Pas aucune.

Sa tête bourdonnait terriblement. À cet instant, elle se souvint...

Ce souvenir la tétanisa. Elle se toucha le cou, commença à transpirer au fur et à mesure que sa vue déclinait puis, tout devint noir.

Très noir...

Elle essaya d'appeler mais aucun son ne sortit de sa bouche. Était-elle devenue muette ?

Qu'est-ce qui se passait ?

Pourquoi ne voyait-elle plus ?

Elle sentait qu'elle glissait...

Elle essaya de se débattre mais elle sombra inexorablement dans un brumeux sommeil médicamenteux.

## I

Une petite bruine caressait les pentes du Mont Royal en cette matinée automnale qui s'étirait sur la métropole montréalaise. Belinda Paddington s'était habillée de la même façon que la veille: chemise fleurie ample et longue qui couvrait le haut de ses leggings noirs. De bonnes chaussures de marche, pas vraiment très sexy, mais bien pratiques pour faire ce qu'elle avait à faire, c'est à dire arpenter les sentiers et les sous-bois derrière sa maison située sur Hill Park Circle. Sa cour arrière donnant directement sur le parc du Mont Royal, elle cherchait depuis deux jours Mimolette, sa petite chatte aux couleurs orangées qui semblait avoir pris la poudre d'escampette ce qui n'était pas du tout son genre. En effet le petit félin aimait revenir chaque soir se pelotonner contre sa maitresse au creux du canapé de cuir, tout en regardant les images changeantes de la télévision. Par le passé, il était arrivé une ou deux fois que la minette passe la nuit dehors mais elle était revenue tôt le matin suivant, se tenant stoïque sur le seuil, intimant, par cette attitude noble et typiquement féline, l'ordre d'ouvrir la porte à sa maitresse qui était en fait ni plus ni moins sa servante... Mais depuis maintenant 36 heures, aucun miaulement signalant un besoin quelconque n'avait percé la vie tranquille de Belinda et cette dernière commençait sérieusement à s'inquiéter. Connaissant le caractère de princesse de son chat, elle avait peur qu'elle ait choisi de la délaisser au profit d'un lieu plus luxueux, préférant inconsciemment ignorer la possibilité que le petit animal ne lui soit arrivé malheur. Elle allait ainsi, appelant sans relâche dans les sentiers de ce grand parc.

Toute la journée, elle avait ainsi marché et revenait bredouille. Elle remarqua, une fois chez elle, que le téléphone clignotait sur son petit socle en plastique: elle avait donc un message. Sachant que Mimolette avait un collier bien identifié, son cœur se mit à battre plus vite. Une voix d'homme sortit du haut-parleur sur un ton froid et impersonnel:

— Bonjour madame Paddington, je me présente, Julien Vadeboncœur de la

SPCA<sup>1</sup>. Nous avons retrouvé votre chat mais nous avons le regret de vous annoncer qu'il est décédé...

N'écoutant pas plus longtemps, Belinda se saisit du combiné et appela aussitôt. Une employée, beaucoup plus sensible que l'homme au répondeur, lui confirma avec tristesse le décès de Mimolette. Malgré la peine, elle parvint toutefois à demander de pouvoir la revoir une dernière fois mais la personne lui signifia avec douceur et très poliment que c'était impossible. Belinda argumenta sans succès et, raccrochant, prit aussitôt les clefs de son automobile et fila jusqu'aux bureaux de la SPCA.

Une fois sur les lieux, elle s'enquit de pouvoir rencontrer un responsable. Devant son air particulièrement déterminé et surtout son ton autoritaire frisant l'impolitesse, ce qui n'était pas du tout son genre, l'employé de l'accueil n'eut pas d'autre choix que d'appeler le directeur de l'endroit.

Julien Vadeboncœur se présenta alors et invita Belinda à le suivre dans son bureau. Il commença sur un ton calme:

— C'est moi qui vous ait personnellement appelé, madame Paddington...

Belinda le coupa:

— Où est ma petite Mimolette ?

L'homme prit soudain une voix ferme pour répondre vivement:

— Calmez-vous madame. Nous la gardons ici pour deux raisons. La première, et non la moindre, est qu'elle est dans un tel état qu'il vous serait difficile de la regarder, voire même de la reconnaître, et la deuxième est qu'elle a été tuée par un animal et que, au regard de la violence de l'attaque, nous désirons savoir lequel.

— Pardon ?

— Et bien, elle a été sauvagement agressée...

— Par un chien ? Interrompt Belinda.

— C'est ce que nous avons pensé. Mais devant l'état de Mimolette,

pardonnez-moi de vous dire cela, nous devons trouver quelle race de canidé aussi agressif pourrait trainer dans le parc. Ce genre d'attaque si violente est vraiment rare.

— Voyons ! Dit-elle. Vous voulez rire. Des chiens méchants, il y en a au quatre coins de la ville.

— À ce point ? Non !

Belinda resta bouche bée un court instant avant de lâcher:

— C'est si terrible que ça ?

— Oui madame. Alors, ne vous inquiétez pas. Nous allons étudier sa dépouille et ensuite l'incinérer. Nous pourrions vous laisser ses cendres si vous les désirez.

Voyant la femme pâlir devant lui, Julien Vadeboncœur se leva prestement et alla poser sa main sur son épaule tout en disant chaleureusement:

— Je suis sincèrement désolé...

Belinda Paddington rentra chez elle le cœur serré. Elle avait encore en mémoire le regard de cet homme visiblement très inquiet de la présence dans ce parc d'un animal errant potentiellement dangereux. Le souvenir de ces rides soucieuses ajoutées à sa grande peine d'avoir perdu sa petite mimolette la tétanisait véritablement. Elle se déplaçait comme un zombie, tournant en rond dans sa maison sans savoir quoi faire. La solitude lui pesait. Elle avait toujours dit qu'elle préférerait cent fois la présence d'un chat à ses côtés plutôt que celle d'un homme mais là, en ce moment, elle aurait bien aimé pouvoir s'appuyer sur des épaules rassurantes. Elle avait perdu son mari alors qu'elle avait 42 ans et cela faisait maintenant 8 ans qu'elle vivait seule. N'écoutant pas les nombreux conseils de ses amies, elle n'avait pas remplacé Sean, préférant la compagnie calme et féline de Mimolette. Mais aujourd'hui, elle vivait son deuxième deuil et il était fort différent du premier. Sean avait souffert de longs mois d'un cancer des intestins et son départ avait été pour lui, comme pour elle, une sorte de délivrance alors que

la petite chatte était pleine de vie, joyeuse et tendrement câline malgré son indépendance innée propre à sa race.

Elle décida d'apaiser sa douleur en prenant un verre de sherry. Elle avait toujours eu une préférence pour le "Harveys Bristol cream", dans sa belle bouteille bleutée. Dès qu'elle faisait glisser le liquide ambré dans son verre à pied finement ciselé, des arômes de noix, de caramel et de cannelle venaient caresser ses narines et effaçaient généralement les affres d'une mauvaise journée. Et là, c'en était toute une ! Cet amour pour ce breuvage doux et onctueux venait de très loin dans le temps... En effet, à chaque fois qu'elle ouvrait un flacon de ce sherry, ses origines anglaises remontaient à la surface et aussitôt, des images de son enfance près de Londres, dans la petite ville de Pinner, lui revenaient en mémoire. L'odeur lui rappelait surtout ces douces soirées de week-end où son père se reposait de dures journées de labeur dans son grand fauteuil de cuir usé, un verre de whisky à la main rejoint par sa mère qui, après avoir préparé le repas du soir, venait s'asseoir sur la canapé avec un petit verre de sherry. Belinda se souvenait bien de cet arôme un peu acre au nez d'une petite fille mais qui sentait bon la famille... Sa chère famille qui avait, lorsqu'elle était âgée de 11 ans, décidé de s'exiler au Canada afin d'améliorer leur qualité de vie, ce qui fut d'ailleurs le cas. Elle avait tristement fêté ses 35 ans sans eux, car ses parents si tendres et généreux s'étaient éteints à un an d'intervalle.

Trem pant ses lèvres dans le doux nectar, elle réalisa que la mort n'arrêtait pas de lui tourner autour et, malgré l'onctuosité habituellement réconfortante du liquide, une larme glissa lentement sur sa joue.

Au même moment, Julien Vadeboncœur regardait les restes du petit chat roux. Accompagné d'un vétérinaire, les deux hommes restaient éberlués devant ce qu'ils avaient sous les yeux. De Mimolette, il ne restait en fait que les phanères et la petite médaille rose. Le spécialiste expliqua :

— Quand je parle de phanères, je veux dire, les seules parties d'un animal que le prédateur ne peut ou ne veut manger: les griffes, les dents, quelques os et bien évidemment, la fourrure. Honnêtement et surtout à l'odeur, plutôt

désagréable des restes, je pencherais pour dire que nous avons là devant nous l'œuvre d'un carcajou.

— Quoi ? Ici, à Montréal ? S'écria Julien.

— Je sais que cela peut paraître absurde, mais aucune race de chien ne met en pièce ainsi un chat. De plus, sentez ! Cette odeur pestilentielle n'est pas due à une éventuelle décomposition avancée du félin mais à une caractéristique propre au carcajou: il arrose souvent ses proie de son urine dont l'odeur rappelle celle de la mouffette.

Julien Vadeboncœur n'en revenait pas, tout simplement. Un carcajou dans le parc du Mont-Royal ! Comment avait-il pu atterrir ici, au cœur de la ville sans avoir été repéré ? Le plus grave était que si cet animal avait ainsi massacré un chat, c'est qu'il était particulièrement dangereux. Il devait donc appeler la police car son service de fourrière ne suffisait pas à couvrir autant de superficie. Le vétérinaire le regarda et lui dit:

— Je suis désolé. Je comprends bien votre désarroi mais je pense qu'il vous faut prendre des mesures urgentes.

Julien posa la question qui le taraudait:

— Comment un tel animal a t'il pu arriver jusque là ?

— Oh, mon pauvre, si vous saviez ! Des personnes achètent ou trouvent des animaux de toutes races. Petits, ils sont si mignons ! C'est la phrase que j'entends habituellement. C'est vrai que certains semblent de vrais petites peluches aux grands yeux tendres. Mais dès qu'ils grandissent, c'est une autre paire de manche ! Alors, comme ils le font régulièrement pour les chats ou les chiens, ils abandonnent ces bêtes car ces propriétaires inconscients n'ont même pas le courage ou le bon sens de les faire euthanasier. C'est ainsi qu'on a retrouvé des crocodiles à New-York, des singes à Toronto sans parler de tous ces serpents exotiques... Il se peut donc que cet animal, si mignon petit, car on peut facilement craquer devant cette boule de poil au museau allongé, ait été abandonné car il me semble totalement impossible qu'il soit arrivé ici de lui-même en plein cœur de la ville.

Une fois le médecin parti, Julien resta un moment à contempler les restes du petit chat. Il n'arrivait pas à imaginer qu'un animal, même un carcajou, puisse faire un tel carnage tout en ne laissant que si peu de restes. Cela le laissait perplexe. Il savait bien que ces prédateurs avaient une dentition très robuste qui pouvait briser des os de caribou voire même d'orignal, mais de là à n'en laisser que si peu de trace, c'était impressionnant et surtout très inquiétant ! L'animal était donc probablement affamé et dangereux. Il prit son téléphone et appela le poste 20 du SPVM<sup>2</sup> qui était en charge du parc du Mont-Royal.

Cela faisait maintenant quatre mois que le sergent Bob Hilroy avait quitté son poste en Estrie. Il avait fait, un peu contre son gré, une demande de mutation pour Montréal, désirant suivre sa femme qui, comme brillante pédiatre, avait été demandée pour venir travailler à l'hôpital Sainte-Justine. Elle lui avait dit que ce serait difficile de refuser une telle offre de cet établissement, célèbre lieu dévolu au traitement des enfants malades, mais elle avait toutefois insisté pour qu'ils prennent cette décision à deux. Elle savait bien que leur vie dans les Cantons de l'Est était agréable et de belle qualité et que cela ferait un grand changement de se retrouver en pleine ville. Elle comprenait aussi que son mari aimait la nature et les grands espaces... Alors, elle n'avait nullement forcé la main mais Bob avait bien remarqué que la simple évocation de cet hôpital allumait des petites étincelles dans les yeux de sa femme et pour l'amour de sa vie, il accepta de quitter ce beau coin de pays pour aller s'engouffrer dans les méandres pollués de la métropole. Son cahier de route étant éloquent, il put avoir et surtout choisir un poste non loin de l'endroit où travaillait son épouse mais aussi assez près du grand parc du Mont-Royal: bel havre de verdure qui lui faisait supporter ce déménagement. De plus, ils avaient trouvé un agréable appartement à Outremont dont la petite terrasse donnait justement sur les pentes verdoyantes de ce parc.

À son arrivée au poste en ce doux matin, Bob fut appelé par son supérieur qui lui expliqua:

— Bob ! J'ai un boulot parfait pour toi. Je sais que tu es un homme de la